

Une brève histoire des Indiens au Canada, Thomas King.
Éditions du Boréal, Montréal, 2014, 296 p.

Geneviève Pigeon

Volume 44, Number 2-3, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030982ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1030982ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pigeon, G. (2014). Review of [*Une brève histoire des Indiens au Canada*, Thomas King. Éditions du Boréal, Montréal, 2014, 296 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(2-3), 174–175. <https://doi.org/10.7202/1030982ar>

la circonspection et le flou sont de rigueur comme mode de rédaction.

LES PERSPECTIVES LINGUISTIQUE ET HUMORISTIQUE

Les deux derniers chapitres esquissent des problématiques qui demanderaient à être développées. Louis-Jacques Dorais dégage des aspects du vocabulaire sexuel présent dans le mitchif, une langue de type créole, cri-français, parlée dans les sociétés métisses du Manitoba, et chez les Inuits, tandis que Claude Gélinas s'interroge sur l'identité autochtone et la sexualité dans les performances d'humoristes provenant de ces communautés où l'humour remplit plusieurs fonctions (support aux revendications identitaires et stratégies d'autodérision). Le contenu humoristique, à part les références à la dépendance au jeu, à l'alcool et aux drogues, traite des dysfonctionnements familiaux, et dans ce cadre, de thèmes sexuels problématiques (grande liberté sexuelle, précocité, fécondité élevée, violence). Ce traitement humoristique, qui servirait de mécanisme de critique sociale et politique, serait ainsi « une manière de remettre en question certains problèmes vécus au sein des communautés sans risquer pour autant d'être jugé par ses compatriotes » (p. 487).

CONCLUSION

Ce livre riche en aperçus sur le genre et la sexualité dans le milieu autochtone et inuit, ouvre de nombreuses pistes de recherche qui demanderaient à être systématisées. On peut noter, en premier lieu, l'intérêt de poursuivre la réflexion sur les limites épistémologiques et méthodologiques liées à l'analyse du contenu des matériaux disponibles, une perspective soulevée dans plusieurs textes. Il serait intéressant de cerner, en tenant compte des périodicités historique, l'évolution des jugements moraux portés sur les conduites sexuelles des autochtones tant par les voyageurs que par les anthropologues et qui sont révélateurs, en négatif, des enjeux sexuels présents dans la société occidentale et coloniale. L'analyse plus systématique des modalités des rencontres sexuelles interculturelles, qui constituent un

thème secondaire dans plusieurs textes, serait aussi à poursuivre. L'une des limites de ce livre est d'envisager la question de la sexualité essentiellement dans le cadre hétérosexuel, à part de rares mentions sur l'homosexualité. Il serait à cet égard important d'élargir la perspective et de traiter des constructions de la sexualité dans le monde contemporain autochtone et ce, dans leur environnement traditionnel et urbain, en tenant compte de la présence des minorités sexuelles et de l'influence des discours et pratiques des LGBT non autochtones, de celle des médias locaux et extérieurs (Internet, programmes télévisés, journaux, etc.) qui jouent aujourd'hui un rôle majeur dans la diffusion des modèles sexuels et de genre.

Joseph Lévy
Département de sexologie,
Université du Québec à Montréal



Une brève histoire des Indiens au Canada

Thomas King. Éditions du Boréal, Montréal, 2014, 296 p.

LA RÉPUTATION DE THOMAS KING comme auteur de fiction, essayiste, militant, professeur et nouvelliste n'est certainement plus à faire. Récipiendaire des prix du Gouverneur général et Trillium ainsi que du Commonwealth Book Prize, celui que son éditeur présente comme « l'un des plus importants intellectuels issus des Premières Nations du Canada » sait sans contredit manier la plume.

Avec *Une brève histoire des Indiens au Canada*, King propose vingt nouvelles dont les thèmes récurrents (indianité, identité, préjugés) sont habilement servis par un style décalé et bref. Ici, les récits vont à l'essentiel, les personnages sont peu ou pas définis sans que le sens en soit pour

autant affecté. Rapidement, le lecteur est confronté à ses propres préjugés, qu'ils soient favorables ou non, envers les Premières Nations. Si quelques nouvelles utilisent l'ironie comme outil de réflexion en montrant bien l'absurdité de certaines situations (l'adoption potentielle d'un bébé blanc par un couple cri de l'Alberta), d'autres touchent davantage à l'image du Bon Sauvage, celui dont la relation avec la nature est perçue comme spontanée et respectueuse. Quand la nature se dérègle et que les animaux envahissent la banlieue (des antilopes sur le terrain de golf, une meute de loups dans le parc), les pauvres citadins manifestent un soulagement bien senti en voyant arriver un Indien :

« – Il était temps, déclara Durwin. La nature devient incontrôlable.

– Un Indien, chuchota Alistair à l'oreille d'Evelyn. On va enfin avoir des résultats. »

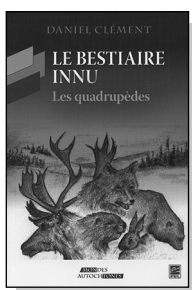
Les Indiens que met en scène King dans ce recueil ne sont pas tous aussi appréciés des autres personnages, même si l'attitude des Blancs que l'auteur dépeint est rarement agressive ou négative. Tout au plus sont-ils niais, voire naïfs. C'est sans doute là la grande force de ce recueil. Si les Indiens qu'il crée sont à la fois plausibles et caricaturaux, porteurs de pulsions positives comme négatives, les personnages blancs sont davantage unidimensionnels. Habités par une culpabilité constante, ils côtoient leurs voisins indiens sans arriver à franchir la distance qui les sépare. Quand des volées d'Indiens s'écrasent contre les gratte-ciel de Toronto, ou quand une femme indienne faisant partie d'une collection vivante devient enceinte, les Blancs sont pris au dépourvu, incapables d'entrer en relation avec l'Autre. Ils soignent les Indiens, les baguent comme des animaux sauvages, les relâchent dans la nature ou les prennent en pitié, sans pourtant les traiter d'égal à égal. Cette pitié, infantilisante et condescendante, s'exprime comme le résultat d'une profonde incompréhension, basée sur un racisme inconscient et latent.

Ce recueil de nouvelles de Thomas King parvient ainsi à mettre le doigt

sur certains préjugés tenaces pour s'en jouer sans pour autant créer de réel malaise; entre l'Indien qui joue au bingo et les fonctionnaires blancs qui poursuivent Jésus, les thèmes se dévoilent de façon assez convenue. On sortira de cette lecture peut-être davantage touchés par l'histoire de ce petit garçon qui, incapable de concevoir que les bons Européens aient pu rédiger la Loi sur les Indiens, en arrive à la conclusion que l'infâme document a été produit par les peuples ennemis de la Fédération dans *Star Trek*. En effet, qui « aurait cru [...] que ce document était la clé de l'univers ».

En mélangeant habilement des thèmes contemporains aux références à la mythologie, par exemple en exploitant le récit de la Femme tombée du ciel (tombée dans une piscine de motel à sec), King explore un sujet fertile. S'il le fait avec un certain succès, et si plusieurs nouvelles provoquent à la fois sourire jaune et réflexion plus poussée, le recueil n'en demeure pas moins inégal. Il permet néanmoins d'entrer dans l'univers d'un auteur sans contredit brillant, doublé d'un excellent conteur et d'un observateur exceptionnel.

Geneviève Pigeon
 Université du Québec à Montréal
 Chercheure associée CRBC-Rennes



Le bestiaire innu : les quadrupèdes

Daniel Clément. Coll. *Mondes autochtones*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 530 p.

DIX-SEPT ANS APRÈS avoir publié *La zoologie des Montagnais* (1995), Daniel Clément publie une nouvelle tranche de ses travaux sur le sujet, selon une approche différente, cette fois, avec un *bestiaire* présentant vingt quadrupèdes choisis parmi les plus

importants pour les Innus. Par ordre de présentation, ce sont les animaux suivants : la souris, l'écureuil, le castor, la loutre de rivière, le rat musqué, le phoque, le vison d'Amérique, le loup, le renard roux, la martre d'Amérique, le pékan, l'hermine, le loup-cervier, l'ours noir, la marmotte commune, le lièvre d'Amérique, le porc-épic d'Amérique, le carcajou, le caribou et le chien. Le choix de cet ordre n'est cependant pas expliqué par l'auteur dans son introduction. Chaque chapitre, à l'exception de deux, est subdivisé selon les quatre « rubriques » suivantes : nomenclature et classification; description, modes de déplacement et sens; mœurs; reproduction. Les chapitres sur l'ours et sur le caribou contiennent une rubrique supplémentaire intitulée « Techniques de chasse et utilisation ». La plupart des chapitres ont une longueur variant entre 12 et 24 pages. Les chapitres les plus longs traitent respectivement du loup (45 pages), de l'ours (62 pages) et du caribou (67 pages). Cela s'explique à la fois par l'importance de ces animaux pour les Innus et d'autre part par l'abondance du matériel ethnographique recueilli par l'auteur et des données provenant de la littérature. Ce manuel, si on peut l'appeler ainsi – ou cette encyclopédie, selon Clément – est le résultat partiel de travaux de recherche amorcés au début des années 1980 comme l'indique l'auteur en introduction. Il a d'ailleurs récidivé récemment avec la publication de *L'hôte maladroit : la matière du mythe* (2014), et d'autres ouvrages seraient en préparation.

Comme l'écrit l'auteur, « Le but de ce travail est essentiellement ethnographique, plus précisément ethnozoographique, c'est-à-dire qu'il vise à documenter les connaissances des Innus en matière animale » (p. 7). Son contenu se fonde d'abord sur plusieurs enquêtes de terrain réalisées par Clément dans les communautés innues d'Ekuanitshit (Mingan), de Nutashquan (Natashquan), de Matimekosh (Schefferville) et d'Utshimassit auprès de seize informateurs et trois femmes. S'ajoutent à ce premier corpus des données provenant d'un

grand nombre d'ouvrages publiés par des ethnologues et autres personnes (v.g. missionnaires, explorateurs) ayant publié des textes traitant des rapports entre Innus et animaux quadrupèdes (v.g. Peter Armitage, Serge Bouchard, Richard Dominique, Georg Henriksen, Julius Lips, José Mailhot, Jacques Rousseau, Rémi Savard, Frank Speck, etc.). De ce second corpus, l'auteur a surtout utilisé des informations provenant de la tradition orale innue (mythes et légendes). Un troisième corpus de données provient des ouvrages de plusieurs biologistes (mammalogistes) qui ont fourni à Clément de la matière comparative entre les connaissances des Innus sur un animal et les connaissances des « scientifiques » sur ce même animal. De nombreux passages sont consacrés à la comparaison d'informations provenant des deux « sciences » – autochtone et allochtone – et dans la plupart des cas elles concordent. La bibliographie de quelques centaines de titres témoigne de l'ampleur du travail documentaire réalisé dans la préparation de ce livre. De plus, dans la description des quadrupèdes faisant partie de son bestiaire, Clément utilise un grand nombre de termes ou concepts innus, dont il explique la signification en les décortiquant. Il démontre ainsi une bonne maîtrise de cette langue tout en se référant à des linguistes qui en sont des spécialistes, telles José Mailhot et Lynn Drapeau.

Avec ses quelque 500 pages de texte ethnographique – hormis la bibliographie –, le contenu de ce livre est d'une très grande richesse dont il est impossible de rendre compte adéquatement dans ce compte rendu. On ne peut porter l'attention que sur un animal en particulier, à titre d'exemple. Celui de l'ours noir ou *mask* (chap. 14, p. 251 à 312), l'animal que les Innus considèrent comme étant le plus près de l'homme, est mon choix, présenté selon les cinq rubriques adoptées par l'auteur.

« Nomenclature et classification » : Les Innus connaissent trois autres espèces d'ours sur lesquelles nous ne nous attarderons pas, dont l'ours blanc. Tous les ours sont considérés comme appartenant à l'ordre des *aueshitshat*,